

Un manuel, c'est plus qu'un collage

SIMON TREMBLAY-PEPIN, *Illusions. Petit manuel pour une critique des médias*, Montréal, Lux, 2013, 150 pages

Martin Blais-David

Volume 8, numéro 1, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70653ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blais-David, M. (2013). Compte rendu de [Un manuel, c'est plus qu'un collage / SIMON TREMBLAY-PEPIN, *Illusions. Petit manuel pour une critique des médias*, Montréal, Lux, 2013, 150 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(1), 26–28.

UN MANUEL, C'EST PLUS QU'UN COLLAGE

Martin Blais-David
Professeur, Université Saint-Paul

SIMON TREMBLAY-PEPIN
**ILLUSIONS. PETIT MANUEL
POUR UNE CRITIQUE DES
MÉDIAS**
Montréal, Lux, 2013, 150 pages

Voici un manuel qui cherche à équiper conceptuellement celles et ceux qui sentent le besoin de faire une critique de gauche des médias (ils sont très certainement nombreux par les temps qui courent!) et qui voudraient s'y prendre avec rigueur. Le mot manuel figurant dans le titre du livre, bien que précédé de l'adjectif «petit», doit être pris au sérieux: on ne saurait exiger d'un tel ouvrage qu'il soit méticuleux, érudit et rempli de références récentes comme dans un livre académique; par contre, on peut s'attendre à ce qu'il aille à l'essentiel, c'est-à-dire, en l'occurrence, qu'il apporte les matériaux nécessaires pour s'organiser la tête et penser le travail des médias d'aujourd'hui avec plus de force et de rigueur qu'on ne le ferait spontanément.

Le manuel de Tremblay-Pepin procède d'un choix absolument fondamental, celui de se placer résolument à l'intérieur de la pensée dite critique. Plus précisément, notre auteur se positionne dans cette grande tradition au sein de la pensée sociale critique qui, depuis Marx, insiste pour que l'on pense la réalité sociale sur la base des principes suivants: 1) l'étude de tout phénomène social doit se faire en considérant l'ensemble du réel social dont on peut dire qu'il a l'allure d'un système; 2) la société doit être pensée avant tout en termes de rapports conflictuels de classes; 3) le monde des idées, lui, doit être analysé en termes d'idéologie, c'est-à-dire en postulant qu'il est tributaire de la réalité conflictuelle de classes et des enjeux qui s'y jouent.

D'innombrables auteurs ont repris ces principes. Cette option est tout à fait acceptable, mais, on va le voir, elle est exigeante. Elle ne vient pas non plus sans risque. D'abord, il y a celui d'être prévisible aux yeux de ceux qui sont familiers avec les auteurs politiques de gauche et la tradition marxiste. Et c'est malheureusement le cas ici. Ensuite, il y a le risque de succomber à la tentation de s'arroger un surcroît de conscience et, partant, de disqualifier la pensée de quiconque favorise une autre voie analytique. Je dois dire à regret que l'auteur adopte aussi ce travers.

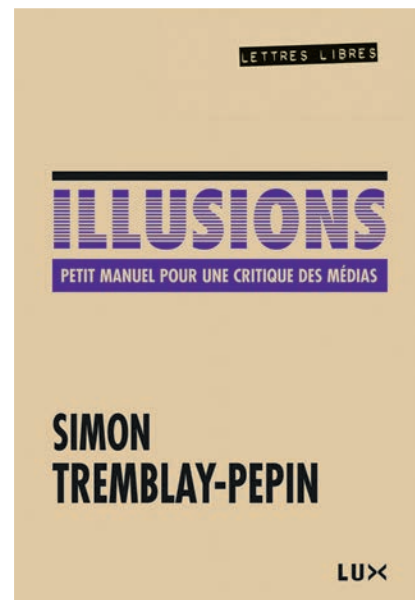
Tremblay-Pepin a par ailleurs décidé de réduire radicalement la taille de son objet de réflexion, le terme «média» désignant strictement la production de nouvelles à l'intérieur des médias d'information traditionnels (journaux et services de nouvelles des chaînes

de radio et de télévision). Ce choix n'est pas pleinement justifié par Tremblay-Pepin mais je ne lui en tiendrai pas rigueur. Il n'est en effet pas rare que l'on réduise le terme «média» à la réalité de l'information destinée à de vastes publics. Je crois en outre qu'il est possible de défendre la position implicite de l'auteur selon laquelle la presse traditionnelle demeure au cœur du système actuel de production de nouvelles.

Je ne suis nullement convaincu par ce collage. D'abord, parce qu'on ne peut lier en un tour de main la logique conceptuelle d'un Bourdieu à celle d'un Chomsky ou celle d'un Gramsci.

Tremblay-Pepin propose donc une réflexion sur la qualité du journalisme contemporain. Non content de répondre par la négative à la question «les journalistes travaillent-ils bien?», il avance la thèse qu'il n'est guère possible qu'il en soit autrement compte tenu 1) de ce que sont les organisations qui produisent des nouvelles et, surtout, 2) de la nature de la société capitaliste au sein de laquelle tous les médias sont insérés. Cette thèse ne constitue en rien une surprise: elle est parfaitement cohérente avec les trois principes analytiques mentionnés plus haut et elle correspond aussi à un des grands lieux communs de la gauche dure (par opposition à la gauche sociale-démocrate). J'ai trouvé il y a peu des considérations assez semblables dans l'essai de Gabriel Nadeau-Dubois, *Tenir tête* (p. 143-144).

Le livre de Tremblay-Pepin est divisé en trois grandes parties. La première, concise mais bien faite, est consacrée à la présentation, sous forme idéal-typique, du credo journalistique courant. L'auteur passe en revue les grandes prétentions des journalistes, soit leur indépendance, leur honnêteté, leur travail au service du bien commun et leur responsabilité professionnelle; il présente en outre leurs prétentions méthodologiques, à savoir le primat du factuel (opposé aux rumeurs et aux opinions) et la pertinence d'un travail de généraliste. La seconde partie, qui arrive rapidement, est consacrée à la critique déontologique de ces prétentions et est rédigée encore une fois sur un mode idéal-typique. L'auteur cherche à faire la synthèse de nombreux travaux portant sur l'éthique du journalisme. Tremblay-Pepin montre – le plus souvent de manière convaincante – que ceux qui ont sérieusement observé le fonctionnement courant du dispositif médiatico-journalistique ont amassé une abondante documentation leur permettant d'ébranler



durement le crédo journalistique. Dans cette seconde partie, on passe en revue les matières suivantes: la nature des nouvelles, les comportements des journalistes, les habitudes narratives des rédacteurs ainsi que les effets les plus couramment relevés (comme celui de *Gate-Keeping* (contrôle d'accès) et d'*Agenda Setting* (organisation du calendrier)).

Chaque fois, l'auteur fait mouche mais il ajoute que, même si elle est pertinente, cette critique déontologique n'est aucunement suffisante car elle élude la réalité des déterminismes sociaux opérant à travers tout ce dispositif de production d'informations. Pour lui, cette critique, essentiellement libérale, met toujours l'individu journaliste au cœur de sa réflexion éthique et place ce dernier face à la question du choix personnel d'être ou non vertueux, ce qui en ferait une position à la fois naïve et idéologique. Voilà un jugement qui est passablement présomptueux. D'abord parce qu'il suppose que seule la tradition critique est capable de conceptualiser les contraintes des contextes sur les pratiques et, ensuite, parce qu'il met tous les discours éthiques «autres» dans le grand sac de la pensée libérale, simple et homogène, qui, elle, serait nécessairement radicalement individualiste et ignorante du social.

La troisième partie, qui est nettement plus longue que les précédentes (quatre chapitres), porte sur l'analyse des conditions sociales larges au sein desquelles se fait la production de nouvelles. Pour être cohérent avec lui-même, l'auteur se devait de nous présenter les grandes caractéristiques du dispositif de production de nouvelles et de dresser un tableau synthétique des grandes articulations de la société capitaliste actuelle qui, pour l'essentiel, déterminent la configuration et le fonctionnement dudit dispositif. Immense programme! Surtout si l'on considère tout ce qui est advenu depuis les années 1970 tant dans le monde des médias que du côté de l'économie capitaliste mondiale.

Face à cette tâche, notre auteur a opté pour une stratégie qui m'apparaît bien décevante. Tremblay-Pepin s'est contenté de faire la présentation rapide de quatre contributions

UN MANUEL...

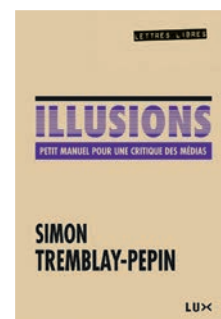
suite de la page 26

d'auteurs. Il a d'abord résumé le célèbre modèle de sélection de nouvelles de Chomsky et Herman (que l'on trouve dans *Manufacturing Consent*); il a abordé ensuite le court essai *Sur la télévision* de Pierre Bourdieu qui contient des fragments d'une théorie du champ journalistique; il a enchaîné avec une courte synthèse de la contribution gramscienne à la théorie marxiste des luttes idéologiques; et il a terminé, de manière inopinée, avec des considérations sur la pensée de Michel Freitag concernant l'espace public en contexte post-moderne. Très franchement, j'ai eu le sentiment, en lisant les quatre derniers chapitres du livre, que le choix de ces contributions était arbitraire et tenait surtout au fait que l'auteur possédait dans ses tiroirs des notes lui permettant de rédiger rapidement. À la fin de la lecture je me suis demandé : pourquoi pas Stuart Hall? Pourquoi pas Foucault? Pourquoi pas Gans? Pourquoi pas Naomi Klein? ...

Quoi qu'il en soit, Tremblay-Pepin nous offre une succession d'exposés scolaires qu'il cherche à lier en arguant qu'il y a là une succession d'élargissements conceptuels: 1) le propos de Chomsky et Hermann sur les grands filtres qui régissent la sélection de la nouvelle apporte de la profondeur à critique déontologique libérale mais 2) peut être considérablement élargi si l'on considère les mécanismes qui, selon Bourdieu, organisent le «champ journalistique» qui n'est lui-même qu'un champ au sein d'un ensemble plus vaste; 3) l'analyse bourdieusienne pourra à son tour être élargie par la

prise en compte du schéma gramscien sur l'idéologie et la lutte pour l'hégémonie. Je ne suis, on l'aura compris, nullement convaincu par ce collage. D'abord, parce qu'on ne peut lier en un tour de main la logique conceptuelle d'un Bourdieu à celle d'un Chomsky ou celle d'un Gramsci. Ce travail est probablement fort complexe, les différences entre ces pensées étant nombreuses et tellement importantes. Ensuite et surtout, parce que cet assemblage composite ne remplit nullement la tâche que Tremblay-Pepin se devait pourtant d'accomplir ne fût-ce qu'à l'état d'esquisse, c'est-à-dire présenter en termes cohérents et actualisés les grandes caractéristiques de la société capitaliste contemporaine et la nature des processus idéologiques qui la traversent. C'est en effet par ce tableau général que notre auteur se devait de mettre en lumière ce qui détermine le travail journalistique.

J'ajouterais que si le choix des contributions paraît passablement arbitraire et limitatif, les synthèses qui en sont faites ne sont guère plus satisfaisantes. Par exemple, ce qu'on y lit sur le modèle de la sélection de la nouvelle de Chomsky et Herman ne nous en apprend pas davantage que ce que donnerait une rapide recherche sur Google (on consultera pour s'en convaincre cette page de D. Cromwell: <http://www.chomsky.info/onchomsky/2002----.htm>). Il en va de même pour ce qui est de Gramsci: je n'ai trouvé dans ce livre rien d'autre que ce que Jean-Marc Pottle nous présentait dans sa fameuse monographie publiée il y a plus de trente ans chez *Parti pris*. ❖



LA CLASSE MOYENNE...

suite de la page 27

écrase la classe moyenne est donc aussi politique et stratégique.» C'est peut-être là la contribution la plus originale de cet essai que de souligner que l'expression figée «classe moyenne» ne concorde plus avec ce à quoi elle référerait depuis les années 50. «Masque placé sur mille visages», «grand fourretout identitaire», «appartenance par défaut», la classe moyenne, nous dit-il avec raison, «n'existe plus qu'en tant que catégorie imaginaire, culturelle et – de plus en plus – politique.»

AFFAIRES DE GRANDS-PÈRES

Tout au long de l'essai, Archibald laisse planer les souvenirs de ses grands-pères. Ils sont pour lui des modèles d'action, de modération et de liberté. À travers eux et à travers leur passé, Archibald cherche de nouveaux comportements basés sur d'autres valeurs que l'argent. Cet argent, qui était pour la classe moyenne naissante synonyme de liberté, est devenu avec le temps synonyme de prison. Comme les intouchables qu'il a rencontrés en Inde, ses grands-pères feraient partie du «sel de la terre», cette métaphore biblique reprise dans une chanson des Rolling Stones qui désigne les humbles, ces gens qui vivent de peu, comme le père dalit, et qui forment sans doute le fond le plus sain de l'humanité. En parlant de ces hommes, Archibald rejoint ce que le sociologue Stéphane Kelly exposait dans son essai

À l'ombre du mur en parlant du regard que la génération X portait sur celle de ses aînés. Kelly affirmait que les X:

[...] ont dû revenir sur leur propre passé trois fois plutôt qu'une, et reconsidérer la prudence et le bon sens de la génération de leurs grands-parents. Ils ont fini par comprendre que leurs aïeux, s'ils étaient moins scolarisés, avaient au moins du caractère et une sagesse pratique. Leur conduite au quotidien était dictée par le sens des limites.

Dans *Le sel de la terre*, Archibald redécouvre cette leçon simple de modération et de bon sens.

Déjà connu pour son recueil *Arvida*, très prisé par la critique, Archibald mène sa réflexion avec un sens critique stimulant, mais aussi avec ludisme et sensibilité, ce qui fait de l'essai *Le sel de la terre* un petit livre fort agréable à lire. Il est clair pour l'auteur que si classe moyenne il y a, celle-ci n'est plus inspirée. Angoissée et erratique, elle n'entretient plus ni sentiment de sécurité ni émerveillement. Ombre d'elle-même, elle rêve de révolutions, comme le chantait Souchon. Mais Archibald doute qu'un tel sursaut advienne: il nous invite plutôt par son livre à tourner notre regard sur ces gens du monde, ici ou ailleurs, dont la redéfinition des besoins ne coïncide plus avec l'enrichissement personnel. Eux seuls sont capables d'avoir véritablement foi en l'avenir. Pour l'instant, ces gens, intouchables là-bas, marginaux ici, ne peuvent être nommés que par métaphore. ❖

